

MM SNAIVA  
- Guy CIBLAC -  
o

Je ne savais pas trop où me conduirait ce voyage lorsque je décidai de rompre à la fois avec les espaces d'un environnement habituel devenu méthodique et avec les rythmes qu'imposent les exigences rituelles. Ce que je sais, c'est que mon esprit était occupé, occupé par le souvenir d'un collage réalisé par Nelly SILVINOVA dans le ghetto de Terezin. Je m'interrogeais sur l'art du collage. Ni peinture qui fond les différences entre couleurs et qui, loin d'être un art de la représentation, touche avec conscience la force qui provoque l'image dans la transgression des limites de ses éléments composites. Mais, même dans sa plus extrême perfection, la peinture n'a de profondeur que celle du miroir lorsqu'il ne fait plus obstacle à la perspective. Ni sculpture qui, si elle possède ce champ de profondeur qui installe son oeuvre dans la dimension charnelle, n'a pour rendre son écriture égale à la continuité signifiante que la possibilité de plisser, tordre, trouser, enrouler une unique surface. Cette surface, lorsqu'elle arrive à nous capter, nous assure d'un prolongement sans rupture entre l'oeuvre et notre corps comme elle nous assure d'une continuité sans faille de l'oeuvre superficielle avec celle du fond de son détachement. Quant au collage, loin d'être un art naïf, il prenait valeur d'être la tentative de résoudre la supposée contradiction entre peinture et sculpture. Aujourd'hui, je ne crois pas qu'il faille y lire les choses du côté du fragmentaire. Et la force avec laquelle ce témoignage d'une petite fille d'une douzaine d'années inaugurerait mon voyage, agitait mon esprit jusqu'à y produire de ces complexes formules interrogatives.

Notre siècle n'a-t-il pas, dans ses errances les plus folles comme dans ses trouvailles les plus inédites, posé la question du fragment jusqu'à l'épure, jusqu'à pousser les logiques de l'individualisme ou du collectif dans leurs plus incertaines conclusions? Eh bien, ce collage dont je vous parle, au delà de l'esthétisme des touches de couleurs, me paraissait porteur de ce foisonnement, à la fois rupture et ligne, regard et trouée à l'infini de l'horizon. Comment, avec évidence, ne pouvais-je pas, là, relever l'empreinte d'un cercle replié sur lui-même et qui, dans cette torsion, se rend inapte à se faire bordure d'un trou?

2

Chargé de ces émotions, je partis. Lorsque de tels états s'installent, j'ai cette capacité de dualité telle que je peux être dans des univers multiples et lointains alors que mon corps demeure à ces tâches où le consigne une certaine matérialité. Si vous pensez que cela représente quelques risques, c'est que vous ignorez ou avez oublié ce que les anatomistes ont dû vous enseigner. La substance réticulée m'assure de sa vigilance, afin que je puisse me laisser aller à ces jeux de dédoublement avec suffisamment de confiance.

Je roulai donc dans le silence d'une longue nuit que la chaleur rendait à l'immobilité temporelle. Dormir, manger, je ne sais où, ni combien de fois. Je ne fus arrêté que par une odeur. Elle était celle, précise, des forêts de mon enfance lorsque les orages de la fin du mois d'août gorgent d'humidité les sous-bois, restituant, comme par magie, des sommes de champignons dont la cueillette pouvait alors remplir plusieurs paniers d'osier. Cette odeur, alliance subtile d'humus, de mouillés divers, de moisissures variées, faisait naître des mots venus d'une lointaine histoire: l'angle, la togne, les combas, les communaux, écherpinas, la forêt du rond. C'est cette virtualité odoriférante que je croyais n'appartenir qu'à la nature sensuelle de mon enfance, qui apporta à mon voyage la certitude qu'il trouvait, là, justification à être poursuivi.

Rompant quelque peu la densité végétale, une trouée découvrit un petit château Renaissance dont la légèreté était assez seyante à l'écrin naturel crue brodait le soleil. Il faut approcher ce domaine qui, outre le château, compte un monastère, des thermes et un hospice dont l'entrée est une allée bordée d'une longue série de majestés allégoriques taillées dans la roche de telle sorte qu'elles adviennent à susciter nomination des vices pour certaines et des vertus pour les autres. La pierre sablière qui fait leur nature a perdu la polychromie de ses origines et ne se laisse plus qu'à peine déceler dans ces ascètes que le sculpteur a laissés là, à même le bloc monumental, au détour d'un taillis; laissés là comme une chair immense qui n'en

3

finit pas de surprendre le naïf par la minéralité qui fonde l'absolu du regard et la phrase initialement figée, échappée de la bouche ouverte.

Le Domaine de Kuks faisait surgir du baroque, comme celà, au beau milieu d'une clairière. J'étais frappé de cette contradiction entre le paisible de la nature et la trace d'une tourmente, d'un foisonnement qui écrivait l'infini richesse des composants de la vie psychique. Bien sûr, je n'oubliais pas que ce baroque était une oeuvre religieuse menée par les jésuites après que les protestants, défaits, durent s'exiler. Nos bons pères ne désiraient rien moins que d'éblouir le peuple par ces architectures d'ors et de volutes, de courbes et de nouures, afin qu'il entre dans la maison de Dieu. Mais, enfin, les entrelacs parfois médusent.

Je laissai ces serpentins de séduction et, guidé vers l'est, ne m'arrêtai que stoppé par cette rivière étirée vers le nord dont j'appris plus tard qu'elle s'appelait la Vltava et qu'elle serait l'axe autour duquel j'allais enrouler quelque chose du destin.

Le baroque, pour moi, c'est aussi ce mélange, cette juxtaposition, qui, d'un simple changement de point de vue, vous produit dans une signification nouvelle parfois perdue aussitôt que saisie. Et de ce point de vue, justement, notre travail de Confolens me revenait, estampillé du mot baroque. "Confolens, c'est du baroque!" Nous pouvions, en une fraction d'espace, faire des sauts allant des amours précautionneux de la Renaissance aux canailleries enjoleuses de la Comédia del arte.

Lors de cette première rencontre avec la Vltava à Cesky Krumlov, c'est la chaude Italie qui venait me rejoindre. Il suffit d'entrer dans les fresques de la salle des masques ou dans ces extraordinaires façades entièrement offertes à l'écriture des courbes, symboles ou figures; c'est à peine si portes et fenêtres ne sont pas effacées par ces sgraffites qui n'en finissent pas de crier leur ode à l'art de la dentelle. Sans doute, est-ce cette force vive, cette couleur, ce désir dont témoignent ces listes de passion, qui me conduisirent à Siavonice puis à Tel?

Broderies en myriades et voutes alvéolaires, quelle insistance à creuser l'espace, à faire du trait ce qui force l'horizon à accomplir sa profondeur. A Telë, la place était un tel festival de reliefs et de discriminations que je m'interrogeai sur cette beauté de façade.

"Tel que". Il y a de l'obligation dans cette conjonction. Cette fonction obligatoire fit surgir dans l'est qui s'annonçait devant moi, à distance raisonnable, les signes d'une filiation dont je vais vous faire confiance. C'est dans l'intervalle qui oscille entre les noms de Cracovie et de Katowice que le travail fut rendu obligatoire à celui que je reconnus un jour pour père. Mais, de l'endroit où je me trouvais, à Telë, l'horizon que bornait ces deux noms, était confusément occupé de consonances oubliées: Owiçcim. Le travail y avait, paraît-il, à une certaine époque, la capacité de rendre libre. De là à penser qu'à rendre le travail

obligatoire, certains esprits cherchèrent à construire l'obligation imposée de la liberté, il n'y a que l'espace d'un pas. Cette injonction a eu pour effet de dénommer,

4

d'effacer la trace d'un nom, jusque dans l'écriture de l'état civil, et de faire de mon père un fils unique. Nul doute aujourd'hui, que la manière dont il me prénomma, tentait d'écrire, tout autant que de résoudre, l'énigme que ces implications signifiantes posaient. Je suis donc porteur d'une inscription de déliaison et je savais que ces profondeurs ne sont nullement appréhendables dans le spectacle passif des monstrations de vérité. Délaissant cette aire, je pris au nord, bien résolu à suivre d'instinct un trajet qui semblait devoir éviter les faits de l'histoire pour s'attacher aux inscriptions qu'ils firent dans des noms qui leur étaient étrangers.

Alors, ce fut la voute alvéolaire de la cathédrale Sainte-Barbe à Kutná Hora et de nouvelles façades à Hradec Králové. Ici, l'Elbe porte le nom de Labe. Direction vers Terezin en franchissant la Vltava au nord. Terezin où je retrouvai une part de la réalité qui faisait mon obsession du départ. L'art y prend un sens profond, si profond .... qu'il fait resurgir les origines en marge du silence.

Je m'apercevais du mouvement en spirale qu'amorçait mon déplacement sur les cartes géographiques, le trouvais curieux mais demeurais incapable d'en éclairer l'intention. Je décidai de me laisser porter jusqu'à Mariánské Lázně, écriture romantique d'un si célèbre film. Là, tout en me promenant sous l'ombre des kiosques ou en flanant dans la salle royale des bains, aléas oriental en ces terres inconnues des sables arabes, je ne pus retenir l'émotion d'y entendre, du bruissement au bruit, la présence des "kurlisten" que l'Europe connut de célébrité.

Les amours de cures de GOETHE ou de CHOPIN, ceux de KAFKA au Grand Hôtel de Balmoral, brochent les allées et les pièces d'eau fleuries où vinrent rêver WAGNER, TOURGUENIEV, IBSEN ou LISZT. Je n'ose y ajouter POUCHKINE, SCHILLER, BRAHMS, peut-être GOGOL. La liste est incomplète, l'art et le pouvoir sont venus ici rassurer leur corps des plaintes de leur âme. Je mesurais que cette terre avait resserré sur elle ce que l'humanité a pu fournir d'extrême et je sentais que ce voyage me conduisait vers un centre, un noyau dont la densité commençait à me parvenir en m'attirant comme un aimant.

L'est est toujours attractif. Je repliai donc l'art de l'écriture de mon déplacement jusqu'à franchir à Písek, l'Otava avant qu'elle ne rejoigne la Vltava. Je le fis en empruntant un pont bordé d'un alignement statuaire. Je ne savais pas qu'il me rappellerait bientôt un autre pont majestueux, magique, impressionné de la présence de ces figures de pierre dont l'immobilité me paraîtrait donner à la tendresse d'une fin de jour, l'attrait des mystères que l'école flamande a fixé dans des jeux de lumière.

Cette fois, très vite, je repartis au nord, ne quittant plus le désir de la Vltava. J'abandonnai juste un regard à sa majesté du Karlstejn dont les frises colorées ne purent éviter que surgisse le souvenir du Haut-Kœnigsbourg.

Il faisait nuit lorsque j'entrai darts la grande ville, au centre d'un monde dont il me fallait retrouver quelques notes de ralliement. Limite extrême d'où l'on peut distinguer la voie lactée en Europe, c'est là que KEPLER annonçait au monde sa loi sur le mouvement

5

élliptique des planètes. J'imaginai combien cette rencontre de la science avec l'irrationnel provoquait un sentiment étrange. Je progressais dans cette densité avec, soutenant la lenteur de mes pas, la respiration de Rainer Maria RILKE qui chantait à mon oreille:

"J'aime cette nuit. Non, pa'i cette nuit, mai te commencement de cette nuit, cette euie et tongue p miète. 4igne de La nuit, que je ne. Utai pas pa/we que ce n'e4t pa un Lû»te pou4 cOmmençants. J'aime cet in4tant déjà pa'é et dont, quand U pcait, j'ai 'ent,i qu'il 'e dipoóait euLement à &te. Peupie', vow, &e,. '&ioLw, et (70W), toi, de ,5 tomate', de montagne et de 'tatué de lonze, et qui e 'ouoient de cou', ,emme', quand iou n'êtes pLW)? Comilen e pa&e4a-t-U de temps enco'e avant qu'on ouUie t'hi>toi'te? Ca' un jou't viencha la g'tande évacuation de mmoLae4 et ce jOu4-Là, comme i L'on vidait de vieux Wok, tout eta jeté au (,eu, Lette, imageó, tul>an et (,Leu'. Gtand'. événement, iataAUe4 et ttait& de paix, conjonctuit et haatch, 4encontte', ge4te4 et Uhouette4 Loin.taine, v'ou's VOW) &e diip& comme Le knquet e d&ipent devant Leó inuitéó, comme Le' 1,&e où e kaemUent de, hâte, peu e4ti6, comme Le1 d&otion' du 'oït de' amUieide Dieu. )ou voua &e,5 accompUó devant te g'tand nom44e, comme une pièce de théât4e wt La

cène, qui à une ce4ta,ine heutt doit j.,irvi. et ce'ait d'ecrlitet."

Et parce que solitaire, je m'allongeai, un peu plus tard, afin de rejoindre les composantes de cet oubli que constitue l'abandon des droits que l'on possède sur ses propres souvenirs. Il était temps de dormir.

Les villes ont un charme familier le dimanche matin, lorsque les masses vous abandonnent l'illusoire possession de leurs richesses. Celle qui faisait l'objet de ma convoitise, n'échappait pas, en ce jour, à cette règle. Quelques ombres passagères donnaient à cette place le frémissement nécessaire à sa célébrité. J'aurais pu apprécier en silence ce qui m'entourait si mon ami Jean-Roger ne s'était manifesté en affrontant, dos au soleil, une tour assez imposante, flanquée d'une tourelle de chapelle et munie en sa partie basse d'un appareillage d'art à conter des histoires sur le temps. Il était là, bras tendus vers un dieu mythique, et je l'entendis déclamer:

"J'ai rayé d'mon vocabulaire

Trois mots qui faisaient la loi

«Autrefois », « Jadis » et « Naguère ». Trois mots assez jolis ma foi Mais qui vous tirent en arrière Et font que l'on parle de soi, Comme un qui raconte sa guerre Encor' pour la énième fois. Autrefois, jadis et naguère, Que l'encre me brûle les doigts, Que le cour me tombe en poussière Si jamais je les réemploie!

Je tentai d'apaiser cette fougue matinale, faite de promesses incertaines et, proposant un petit déjeuner, le conduisis à emprunter quelque terrasse. Certains lieux ont une magie, celui-ci nous offrait une vision dont le panorama tissait les composantes d'une âme aussi présente qu'ineffable.

7

Trois clochers bismarckiens coiffaient d'un tendre vert les ascendances blanches de Saint-Nicolas et lorsqu'on laissait le regard parcourir les limites de cette offrande, très vite surgissait le palais Goiz Kinsk dont la façade étire les multiples de décorations en stuc, rococo, contrastant avec un palais médiéval qui vient dans son angle témoigner d'une enseigne dont il tire sa dénomination de "maison à la Cloche de pierre". Un saut de rue et c'est une répétition d'arcades, illusoire trompe-l'oeil qui marque l'entrée de l'église du T'n.

Mais c'est le côté sud de cette esplanade qui, de part et d'autre de la rue Zeleznà et du passage Melantrichova, fait une succession d'architectures colorées. Ainsi se succèdent la maison Storch, la maison au Bélier de Pierre, à la Table de Pierre, U Lazara (au pauvre Hère), à la Licorne d'Or, aux Cigognes, au Renard Rouge, à l'Etoile Bleue, au Boeuf, chacune marquée soit d'une peinture, soit d'une sculpture qui en signe quelque part l'authenticité.

Mais, mon ami ne semblait pas vraiment intéressé par ce que nous pourrions appeler un itinéraire KAFKA. Il revenait sans cesse, délaissant même une magnifique porte gothique située à sa gauche, vers cette horloge astronomique qui sonnait l'heure en faisant défiler onze des apôtres accompagnés de Saint-Paul. Dans le même temps une statuette de Mort laisse, à droite, un prince turc hocher de la tête pour tirer une corde de sa main droite tandis qu'elle inverse le sablier qu'elle tient dans sa main gauche. Dans l'angle opposé, l'avarice côtoie une vanité qui contemple un miroir. Ce qui nous fascinait, c'était cette broderie autour de la question du temps, figurée par les orbites du soleil et de la lune autour d'un centre, la Terre, notre Terre d'avant, du temps où l'homme ne pouvait pas encore se saisir d'un autre point de vue.

Ici trois temps se mêlent, celui où, selon l'Ancienne, les vingt-quatre heures commençaient au lever du jour, celui de notre pensée actuelle, mais aussi le temps babylonien où l'espace diurne réserve la partie bleue du cadran à douze fractions d'une heure dont la durée varie avec la saison. Nous étions admiratifs devant l'ingéniosité des mécanismes, la richesse des interactions symboliques, mais, je crois que ce qui nous interpelait le plus était la coexistence de trois temps.

Jean-Roger, que ces questions agitaient depuis longtemps, me rappela que WITTGENSTEIN aimait bien jouer des contradictions logiques pour faire s'affronter des réels. Au début des années trente, dans un de ses cours de Cambridge, il se demandait si le temps pouvait se dérouler indépendamment des événements et s'il préexistait au monde. C'était sa manière d'interroger à quelle place était situé le temps dans la phrase.

Mon ami me demanda de décrire ce que j'avais fait la veille et put ainsi en vérifier l'exactitude. "Mais, supposons, dit-il, que ce que tu me présentes comme un compte-rendu d'hier se produise demain. C'est possible. Me diras-tu que tu t'es souvenu du futur, ou que tu t'es souvenu du passé, ou bien encore que ces deux propositions sont des non-sens?" J'hésitai sur la proposition à retenir. Il me fit alors remarquer que deux ordres d'événements étaient, ici, en présence: d'une part, l'ordre des événements dans la mémoire, le temps de la mémoire, d'autre part, l'ordre dans lequel l'information est obtenue, le temps de

8

l'information. "Si, dans le temps de l'information, il y a un passé et un futur relativement à un jour déterminé, le passé et le futur dans le temps de la mémoire sont déterminés eux par rapport à un événement. Si nous faisons coïncider les deux temps, alors nous pouvons dire que nous nous souvenons du passé, mais si nous nous souvenons de ce qui, dans le temps de l'information, est le futur, alors nous pouvons dire que nous nous souvenons du futur."

Je demeurai perplexe et ruminai sur la façon dont la nature d'un objet a sa qualité liée à la conception que l'on a de sa temporalité. Changeons l'inscription temporelle et l'objet diffère. Mais à l'inverse, quel type de temps sous-tend un objet qui, à lui-même, diffère? J'ai toujours été surpris par cette rencontre maintes fois éprouvée. Il y a, demain, une inscription que je n'ai pas encore lue, c'est à dire qui n'est pas encore écrite, et qui, pourtant, s'avèrera être la cause d'un moment de mon passé. Nul doute que cette cause le modèlera à n'être

désormais que différent de ce qu'il a été, en attendant qu'il ait à nouveau à fonder sa propre cause dans l'écriture à venir.

Je fis part de cette perplexité à Jean-Roger qui me dit alors avec ironie qu'il partait sur le champ méditer tout cela au vieux cimetière juif, au milieu de ces innombrables stèles serrées les unes contre les autres avec un tel désordre que nul ne peut y supposer l'oublieuse dimension des corps humains nécessaire à la scansion d'écriture que la parole psalmodie. Je le vis se diriger vers Saint-Nicolas et disparaître dans la rue Maiselova. Quant à moi, je me mis en route vers Mariânské Náměstí, avant de rejoindre, en longeant l'observatoire, la rue Karlova.

Je ne me dirigeais pas vraiment au hasard. J'allais rejoindre Iliana IONESCU, une ravissante roumaine, avec laquelle nous avons fait connaissance la veille au soir. Le lieu du rendez-vous était un pont célèbre, mais le lieu dans le lieu était attaché à l'incertitude de la résolution des énigmes. Il s'agissait de la statue dont le socle indique la rive de l'île où MOZART, certains soirs, vient encore fredonner son Don Giovanni.

Je parcourus Ktiovníké Náměstí, la place des Croisés, aux statues noircies, puis l'esplanade de l'église Saint-François avant de franchir l'ogive de la porte du Pont, délaissant à gauche le musée SMETANA. J'étais arrivé et faisais mes premiers pas sur le Pont Charles, le must des "most".

Le Pont Charles est une merveille. La finesse de sa quinzaine d'arches dont les bases semblent posées sur les eaux si lentes de la Vitava, comme l'ampleur de la bâtisse, en imposent au temps pour le surprendre. Lorsqu'on parcourt le pavage vers Malá Strana avec, au loin, la perspective des deux tours inégales, réunies par une échancrure que viennent occuper les clochetons vert-de-grisés de Saint-Joseph, alors ce sol devient une voie royale dont chaque bord est rythmé de quinze statuaires de grès. L'ensemble donne au passant son solde de mystère. Pour celui du matin, que j'étais, les ombres portées de ses trente masses semblaient révéler que ce mystère appartenait au sol lui-même.

Je m'arrêtai devant Sainte Anne, cela m'évoquait une autre Sainte-Anne, d'autres lieux, en d'autres temps, passai devant Saint Jean Baptiste, Saint Christophe, Saint François

9

Borgia, saint Jean Népomucène, Saint Jude. Là, me penchant, j'aperçus qu'il y avait, sous le pont, une île. Je traversai le tablier et notai alors qu'à ma droite, des escaliers permettaient de rejoindre cette ville inférieure. Je me souvins, alors, que ce devait être l'île de Kampa sur laquelle la légende voudrait que le fantôme de MOZART vienne allumer la nuit de sa cristalline musique.

En évoquant ce spectre, je ramenais à ma mémoire cette allusion au "scholar" qu'avait faite, l'année dernière, l'un d'entre nous à Confolens. Mais voilà, le scholar ne croit pas aux fantômes, il n'y en a jamais eu qui crût en une séparation tranchée entre une chose et sa négation, entre le réel et le non réel, l'être et le non être. Je me demandais quel lieu il fallait atteindre pour trouver cette capacité de s'adresser à un non-être que l'on ne pourrait distinguer de l'être, lorsque me revinrent ces mots d'anglais: "The body is with the King, but the King is not with the body. The King is a Thing."

Tandis que le rythme ternaire martelait mes souvenirs, mon regard s'attarda sur le massif sculptural qui me dominait. Il s'agissait de Saints Vincent, Ferrer et Procope. Cherchant à m'imprégner de l'expression des visages, je scrutais les chevelures, rides et plis du rabbin, atterré du succès de Saint Vincent à convertir des juifs. L'usure de la statue faisait apparaître au frôlement de l'amplitude de deux vêtements, un trou surmonté d'un autre. Le

soleil, venant se placer dans l'axe, poussait sa convoitise érotique jusqu'à brouiller sur le sol le prolongement des deux faisceaux, un instant prisonniers. Je m'amusais alors, avec ma main, à créer l'alternance d'ombre et de lumière, d'être et de n'être pas, de l'un, de l'autre, de chacun, des deux ou d'aucun.

Je fus éveillé de mon attentive distraction par une voix dont l'accent ne me trompait pas. Iliana m'avait rejoint.

- Avez-vous idée de ce que vous êtes en train de bricoler avec votre jeu?

- Peut-être une interrogation d'ombre et de lumière, de présence ou d'absence.

- Justement, cette séparabilité que vous posez au principe de l'apparition de l'ombre et de la lumière, n'est pas d'une nature si simple qu'elle surgisse d'évidence. Le jeu répété que vous avez instauré, n'en reprend pas moins l'expérience des trous d'YOUNG.

- Ah, vous pensez à ce montage qui ne laisse à une source lumineuse que deux orifices, assez proches l'un de l'autre, pour lui permettre de franchir un cache et d'atteindre un écran.

- Exactement! Si votre pensée décrit le monde dans l'ordre du discontinu, du particulier, alors ce que vous enregistrerez sur votre écran sera la somme des éléments passés par l'un ou l'autre trou. Par contre, si votre rêve vous inscrit dans une conception continue, ce ne sont plus des corpuscules mais des ondes, c'est à dire des plissements d'être, dont vous saisissez les effets. Mais alors, les sommes devront être conçues comme alliant les ondes ayant traversé l'un et l'autre trou.

- Si vous saviez combien mon intérêt est avivé, vous continueriez sans perdre trop de temps.

- Bon! Si l'intensité lumineuse est forte, notre système est effectivement ondulatoire. Mais à faible intensité, ce que nous repérons sur la plaque n'a rien de continu mais résulte d'une série multiple d'impacts microscopiques. Eh bien, de la même façon, électrons ou autres particules présentent cette même caractéristique de rendre imprécises, approximatives ces notions d'ondes ou de particules.

- Comme bon nombre de mes amis, je ne suis guère doué pour les, sciences physiques. Mais la façon dont vous liez le discontinu au disjonctif et le continu au conjonctif, m'évoque cette tentative de traduction dont nous fit part, il y a quelque temps, Fethi BENSLAMA. Il était, il n'était pas. Là où le continu ne s'accommode même plus du progrès qui consiste à passer

11

du "ou" au "et", parce qu'enfin le "et" impose encore du séparable. Bien sûr, dans votre expérience, c'est le cadre, c'est à dire les deux fentes, qui vient imposer la disjonction. Ou bien ce cadre trouve dans sa logique un monde à sa mesure et c'est alors le règne du ou, du ou exclusif, ou bien ce cadre est un prédécoupage appliqué sur une matière d'une autre logique; alors cette lecture impose de reconnaître qu'en certains lieux a est aussi b.

Que vous m'apportiez, ici, de quoi renouveler cette mise en tension est assez extraordinaire et ce d'autant que ce rythme ondulatoire est très proche de ce qui, fondant la nécessité du point trou, organise la logique de notre topologie des espaces signifiants. Vous devez imaginer que nous avons, mes amis et moi-même, quelques difficultés à déplacer nos auditeurs vers une conception du continu appliqué à ce champ là.

Tout en parlant, nous marchions côte à côte. Nous avons descendu les escaliers qui conduisent à la rue Na Kampë et nous nous étions avancés jusqu'au palais Liechtenstein qui, adossé à la rivière, laissait filtrer les sonorités d'un orchestre en répétition. Nous étions en train de poursuivre sans hâte notre ballade lorsque nous nous arrêtâmes sur le petit pont qui enjambe la rivière du Diable, la Certovka, comme on dit là-bas. Sur l'autre rive, la roue du

moulin du grand Prieuré tournait avec la lenteur qui convient à la paresse des ces eaux. Iliana, après avoir assez longtemps gardé le silence, absorbée dans ses réflexions, me gratifia d'un tendre sourire avant de reprendre.

- Ecoutez, me dit-elle, je ne suis pas, moi non plus, une spécialiste de physique mais je veux bien apporter quelques arguments et quelques repérages à cette conversation qui s'engage.

- Oui.

- S'il est vrai que PLANCK, EINSTEIN et de BROGUE ont pu établir des formules reliant les propriétés corpusculaires et ondulatoires, les particules quantiques échappent à une totale définition soit par des concepts du champ des corpuscules, soit par des concepts déduits de la structure d'ondes.

- Alors, la difficulté se situe dans la saisie d'une réalité qui échapperait à l'un et à l'autre des systèmes de définition. De plus, ce qui échapperait à l'un des système ne pourrait être saisi par le système "complémentaire".

- Effectivement, rappelez-vous ce qu'exprimait BOHR sur le fait que la mécanique quantique apportait une limitation essentielle aux concepts de la physique classique.

- En vous écoutant, je ne peux m'empêcher d'évoquer combien ces questions se rapprochent de mes préoccupations. Les analystes ont beaucoup de difficultés à sortir des modèles qui sont ceux d'une part de la macroscopie et d'autre part de la causalité.

- Bien sûr, en physique macroscopique les concepts classiques gardent leur valeur.

Néanmoins, le postulat quantique énonce que l'individualité ne peut être assimilé à un objet mais à un quantum d'action. Par ailleurs, ce postulat exprime que toute observation des phénomènes atomiques induit une interaction finie avec l'instrument d'observation.

- Faut-il entendre, ici, que ni les phénomènes, ni l'instrument ne peuvent constituer une réalité physique autonome? Il serait facile à ce niveau de soutenir qu'une telle interaction pourrait concerner l'analyste et l'analysant.

- C'est cela. En fait, l'atome ne peut être assimilé à un objet véritable. Il y a simplement un système macroscopique en équilibre instable tel qu'un processus microscopique suffit à le faire changer d'état. Ainsi, ce processus microscopique exerce une action sur le dispositif qui permet de le déceler; à cette action, correspond la réaction du dispositif sur le processus. L'analyse ne peut en aucun cas séparer le processus du dispositif.

- Au fond, ici le processus-dispositif c'est le phénomène. Nous sommes bien loin des assurances kantienne.

- C'est très précisément cela. Il y a, avec cette approche, plus qu'une simple théorisation nouvelle. Il s'agit d'une véritable rupture dans la pensée, d'une véritable révolution ontologique dont on peut attribuer à BOHR le primat dans l'écriture. Il va même jusqu'à considérer que le dispositif expérimental qui fait apparaître telle ou telle grandeur physique, contribue non seulement à la définition de cette grandeur mais encore à celle de l'objet qui en est porteur.

- Ça me rappelle ces mots de LEVINAS: "Les modes d'apparaître de la chose ne sont pas des caractères ajoutés, par les procédés de la connaissance, à la chose existante; ils font son existence même."

- Ah, vous avez lu -La Théorie de l'Intuition dans la Phénoménologie de HEGEL-

- Non, mais je crois avoir retenu cette phrase parce qu'elle est citée par François LURÇAT dans son livre sur BOHR.

- Bien. Effectivement, nous sommes, ici, dans l'obligation de secouer l'ontologie classique et de considérer que la réalité présente diverses régions ayant chacune une ontologie. La vieille

ontologie galiléenne définit l'objet, d'être une chose étendue, ayant à chaque instant une position déterminée. Il 'en résulte qu'à tout moment, les objets sont détachables des conditions de leur manifestation, ils préexistent et existent en dehors des conditions de leur saisie.

Or, pour les quantiques, l'objet adhère complètement aux conditions de sa manifestation, ce qui infirme le premier principe de l'ontologie galiléenne. Les objets quantiques ne sont pas des choses étendues parce qu'ils n'ont pas à chaque instant une position déterminée. Dès lors le terme d'objet ne peut qu'être, avec prudence, utilisé.

- N'allez pas trop vite! Avec mes mots, je reprendrai les choses ainsi. L'ontologie galiléenne, c'est l'ontologie de l'oeil qui ne peut appréhender de l'être que ce qu'en définit la logique qui lui préexiste. Cette ontologie là ne vaut plus dans la région quantique. Mais, je pense brusquement à l'immense difficulté que nous avons pour passer du macroscopique au microscopique sous forme d'un saut. Y fonder une continuité de structure, comme le fait la théorie des fractals je crois, adoucit la transition mais réintroduit la permanence de l'objet galiléen.

- Je ne connais pas vraiment ce que vous appelez les fractals, mais votre remarque montre bien qu'à un deuxième degré, la fonction supposée d'une loi universalisante revient insister sur ce que le schéma galiléen reprend de l'évidence. De la même manière, peut-être, dans vos assemblées, la logique d'une raison interprétant une réalité en fonction d'un savoir préconstruit, efface les déplacements que peut opérer toute inscription dans un dispositif d'analyse.

En effet, nous pouvons toujours objecter qu'aux différents modes d'apparaître, la conscience oppose, en l'atteignant, une chose unique, identique à elle-même. Toutefois, ce serait réintroduire ainsi la prévalence de l'ontologie liée à la physique classique qui, par sa proximité avec la réalité que l'oeil décrypte, entretient l'illusion que cette physique rend compte du monde réel.

Ce qu'il importe de rappeler, ici, c'est que, dans une toute autre dimension, tout effort pour constituer un objet unique est constamment voué à l'échec.

- Ça, c'est fabuleux. Il y a là une proximité avec ce que notre expérience nous conduit à traduire. Mais alors, nous devons considérer que vouloir étendre l'ontologie galiléenne aux sciences humaines tend à leur donner une apparence scientifique. En réalité les productions qui en découlent au titre de vérités universalisantes sont totalement dépourvues de fondements et participent à désertifier le champ de la vie.

- Pour autant, dire de l'être qu'il n'est que multiple, ne doit pas vous satisfaire. Savez-vous que LEVINAS posait, chez PLATON, ARISTOTE et DESCARTES, l'existence d'une thèse "qui aurait dû servir de fondement à une philosophie pluraliste où la pluralité de l'être ne s'évanouirait pas dans l'unité du nombre, ni ne s'intégrerait en une totalité".

- Dois-je entendre que vous pensez qu'il y a une butée consistant en ceci: nous avons beaucoup de difficultés à poser à la fois une continuité dans les modèles de conceptualisation et une réalité aussi différente, parfois contradictoire, à chaque construction théorique.

Elle ne me répondit pas. Je sentis, à nouveau, son regard se percher dans les ruptures de l'histoire. Une main, pressant mon bras, réenclencha le mécanisme de notre vagabondage. Nous traversâmes la place du grand Prieuré dont le mur de l'ancien jardin porte en sousimpression, un portrait de John LENON dont on ne voit plus rien. Si bien qu'on pourrait dire que c'est, ici, le mur palimpseste. En contournant la bâtisse du prieuré, nous atteignîmes

Notre-Dame-sous-la-chaîne, puis, après avoir abandonné, au loin, les pentes boisées de la colline de PetiIn, nous nous engageâmes dans la rue Lazeňská.

Je savais qu'Iliana devait me quitter bientôt pour aller travailler. Je savais aussi que je souhaitais la retrouver pour passer la soirée avec elle. Alors, je cherchai à accentuer la présence de notre marche en ralentissant le pas. Sans doute, avez-vous compris que je n'étais pas indifférent au poids intense que prend un corps lorsqu'il se fait l'attracteur étrange d'un quelconque désir.

Je tentai de relancer notre conversation.

- Je viens de me souvenir d'une réponse de René THOM dans laquelle il disait que l'on pouvait interpréter la phase quantique comme une brisure de la symétrie de l'intersubjectivité des observateurs. Je n'aime pas beaucoup le terme d'intersubjectivité, mais puisqu'il a été utilisé, je me sens obligé d'en préciser l'effet. Je crois qu'il faut entendre, ici, l'intersubjectivité comme la zone de synthétisation des différentes visions de chaque observateur. Alors, bien sûr, cela suppose un phénomène conçu comme une entité primitive, situé dans un espace-temps qui précède ontologiquement les êtres physiques. A la suite de notre conversation, cette position me paraît justement à l'opposé de la théorie quantique selon laquelle l'espace-temps ne serait qu'une super-structure déduite des autres. Or, justement, THOM, avec sa théorie des catastrophes considère l'espace-temps comme entité première et les particules ou les radiations, des singularités de ce qu'il appelle "cet espèce d'éther primitif". Il y tient! Tout en laissant la porte ouverte, puisqu'en même temps, il affirme que, peut-être, nous avons à ne pas considérer l'espace-temps comme premier. "Il pourrait, dit-il, y avoir des entités plus fondamentales, plus psychiques, plus liées au psychisme de l'observateur".

Iliana me surveillait du coin de l'oeil et je vis, à cet instant, s'esquisser un sourire où se mêlait ce que je crus reconnaître de complicité ironique et tendre.

- Eh bien, vous voyez, s'écria-t-elle, si le désir est en jeu, la pensée est d'avant l'espace et le temps. En cela, je serais tentée de dire que la pensée de BOHR est éminemment humaine parce que toute la féminité du désir s'y trouve comme impossible à objectiver, voire à objecter. Vous voyez, il y a des abandons d'histoires telles que les gravent les marques géométrisantes des géographes, il y a des abandons qu'imposent les champs désirants.

Nous étions arrivés dans la rue Mostecká. La densité des promeneurs s'était accrue et nous dûmes couper les files qui se constituaient. Nous nous arrêtâmes au coin de la rue Josephska tandis que je m'apprêtais à remercier Iliana pour sa compagnie. Je tentai de le faire avec suffisamment d'adresse pour que l'invitation que je fis en suivant, paraisse aller de soi. Elle allait de soi, d'ailleurs. Il était évident que nous pourrions nous retrouver, le soir, au restaurant U Schnellû, rue Tomáská, et qui sait, si après le repas, nous ne pourrions pas aller flâner dans les jardins du Palais Wallenstein voisin?

Iliana ne sembla nullement surprise. En effet, elle accepta volontiers l'invitation qu'elle venait de me faire et que j'avais formulée.

Pour l'instant, l'heure était venue de nous séparer; elle s'éloignait déjà dans la rue Josephska en direction de la station de métro Malostranská. Mais, après quelques mètres, elle s'immobilisa, revint un peu sur ses pas et me cria: "Plus nous souhaitons observer la nature ondulatoire de la lumière, plus nous devons abandonner d'informations sur ses propriétés particulières."

Après quoi, elle me fit un salut et, dans un large sourire, se fondit dans l'anonymat.

J'allais donc pouvoir apprécier l'attente d'un autre temps; je décidai de flâner avant de rejoindre mon hôtel. J'entrepris de remonter la rue Mosteckâ et, tandis que j'admirais les alignements architecturaux de cette rue, vieille de sept cent cinquante ans, je me demandais dans quel monde je me trouvais. J'avais lu une note concernant la dématérialisation des données et je songeais à ces nouvelles techniques, dites de communication, où s'échangent des éléments qui ne sont plus objectivables. Comment penser les échanges dans un système de flux continu alors que le monde présente dans le même moment une extrême séparabilité des objets? Que faire? Que faire passer à nos enfants qui, eux, sont déjà dans un univers différent dont nous ne savons nullement s'il est dans la suite de celui que nous supposons avoir été. La transmission impossible suppose que la suite soit brisée; pour autant, cela n'infirmait point la continuité.

Ainsi, je revenais à me répéter qu'avec un monde non particulière, d'ontologie plissée, l'histoire ne peut plus s'exprimer dans des formes linéaires. C'est la présence simultanée, dans un espace donné, d'éléments qu'il serait, sur la ligne du temps de l'histoire, impossible à faire se rencontrer, c'est cette présence qui fait du temps le rythme créatif d'espaces non définitifs.

A l'écoute de ces mots "espaces non définitifs", je relevai la tête et constatai que j'étais arrivé Malostranské NâmèstI. Je décidai d'y flâner à la découverte des signatures médiévales, renaissances ou baroques que l'on disait mêlées les unes aux autres. Je commençai en m'engageant entre l'église Saint-Nicolas et l'Hôtel de Ville, et, comme j'étais attiré, je me laissai aller à circuler sous les arcades que multiplient les arches et les colonnades de ce promenoir. Il y avait une succession de boutiques, d'échoppes, certaines cédant au commerce alors que d'autres en appelaient à un artisanat qui, parfois, touchait à l'art. C'est au détour d'une de ces vitrines que je m'arrêtai devant un étalage de livres qui indiquaient, chacun

16

leur origine matérielle : A L 'ARGENTINA DE BOHÈME. Ainsi, il s'agissait d'une maison d'édition dont on supposait, dans sa profonde et lointaine arrière boutique, l'activité d'imprimerie. Par habitude de curiosité, je fréquentai l'étalage de devanture et quelle ne fut pas ma surprise lorsqu'en assez bonne place d'exposition, je tombai nez à nez avec un ouvrage dont l'auteur n'était autre que moi-même.

En effet, il y avait là un livre à couverture blanche sur lequel je lisais mon nom, en caractères noirs, ainsi qu'une date: JUIN 1996, tandis que le titre sépia s'affichait:

1E DESAMOUR DU JARDINIER DE PRAGUE

Je sus que mon voyage était terminé.

Ecrit à la fin du mois de mai 1995, cette fiction a été rendue à sa liberté le 1 juillet suivant. Pour en construire les aléas, j'ai sollicité la collaboration d'un certain nombre de personnes. Outre mes partenaires de cartel, je tiens à rendre hommage, pour leur contribution, à J. DERRIDA (Spectres de Marx - gallée -), F. L URÇAT (Niels BOHR critérium -), R. THOM (Paraboles et Catastrophes - flammation -), L. WITTGENSTEIN (Les Cours de Cambridge 1932-1935 - T.E.R. ).

Je remercie également Jean Roger CAUSSIMON de m'avoir fourni quelques éléments de sa musique.

vagabondage de ses lecteurs.

Mais, cette fiction n'aura trouvé son sens qu'à fournir prétexte au

G-c.